Cours n° 1

**Anthropologie culturelle**

**Avant d’entamer le cours, il est important de présenter les grands axes du module tel qu’il est dicté dans le programme universitaire des 2èmeannée Master Psychologie Clinique.**

**Nous allons, donc, aborder au fil des cours tous les axes, selon leur enchainement dans la liste qui suit :**

* **Le concept d'anthropologie culturelle**
* **Culture et psychologie**
* **Le concept d'interculturel et transformations sociales**
* **Levi Strauss et l'analyse structurale de la culture**
* **La théorie de la confrontation psychosociale de Slimane Medhar**
* **Le concept d'identité et ses composantes chez l'individu algérien**
* **Troubles psychologiques dans une perspective culturelle traditionnelle de la société algérienne.**

1. **Définition :**

L'anthropologie est l'étude de l’être humain. Le mot anthropologie est un mot français qui dérive du mot grec pour deux syllabes :

**Anthropos :** qui signifie « homme » et **Logos :** qui signifie « science ». Ainsi, le sens de l'anthropologie devient en termes du mot «anthropologie », c'est-à-dire la science qui étudie les êtres humains. Mais rester à cette définition est vaste car la psychologie, la sociologie etc, sont des sciences de l’homme.

**Taylor** définit l'anthropologie comme suit : " C'est l'étude bioculturelle héritée par l'homme de ce qu’il a reçu par l'éducation et la socialisation. En ce sens, l'anthropologie traite de divers sujets issus des sciences et disciplines liées à l'homme.

Autre définition qui tente de contourner les deux définitions (CAD la définition de l'anthropologie comme science qui étudie l'autre et la définition de l'anthropologie comme étude de l'homme primitif). Cette troisième définition considère l'anthropologie comme une science qui étudie la diversité et la différence (science qui étudie la pluralité et la diversité). Nous savons que le pluralisme est à la base des sociétés humaines. Aussi, l'anthropologie s'intéresse à cette différence, car ce qui est unifié est un phénomène et il s'impose, mais le caché sont les dimensions qui renvoient à la diversité et à la différence. Quand on dit musulmans, cela ne veut pas dire qu'ils sont des peuples unis.

L'anthropologie s'intéresse à cette diversité, car elle est à la base de l'humanité. Il y a le multilinguisme, mais il y a certaines raisons pour lesquelles une langue est dominante sur une autre. Ce contexte découle des différences.

L'autre définition moderne de l'anthropologue suisse **Moundir Kilani**, d'origine tunisienne, qui a touché dans son livre «l'anthropologie du local au global», il a, donc, introduit un nouveau concept : le local et le global.

Par exemple, l'épidémie de Corona est entrée dans le contexte de la mondialisation. L’ont peut se poser des questions sur le comportement des personnes par rapport à cette épidémie ont –ils une culture sur ce virus ? Comment se traduit-elle ?

Ethnologie, ethnographie et anthropologie, quelle différence?

On se pose souvent une question sur la différence entre l'ethnographie, l'ethnologie et l'anthropologie. Bien sûr, nous pouvons dire que la différence entre toutes ces appellations, nous permet de les comparer avec les étapes de développement de l'anthropologie, où ethnographie signifie: **ethno**= un peuple ; **Graphia** = écriture (description des peuples).

**L'ethnologie**, l'étude des peuples, peut n'utiliser qu'une description faite par l'ethnographe, alors qu'il n'a jamais voyagé chez ces peuples qu'il a étudiés, ce qu'on appelle l'ethnologie de bureau (il se base sur le travail d'ethnographe) et analyse ces peuples et fait, ainsi, le travail de l'ethnologue et procède ensuite à une comparaison entre les peuples, mais il peut bien sur se baser sur ses propres observations et à ce moment, il sera ethnographe et ethnologue. Un anthropologue étudie plusieurs peuples, les compares, puis tente d'extraire les règles générales résultant de la comparaison.

Mais on peut dire qu'ethnologie en France, c'est ce que l'anthropologie veut dire en Angleterre. Actuellement, cependant, il y a peu de chercheurs qui se définissent comme des ethnologues. La majorité préfère se définir comme anthropologue et reste à l'écart de l'ethnographie.

**Claude Lévi-Strauss** : L'anthropologie vise une connaissance globale et générale de l'homme en relation avec ses extensions historiques et son environnement géographique.

*En général, l'anthropologie peut être définie comme la science qui étudie l'homme et étudie spécifiquement les différences et les similitudes entre lui et l'animal d'une part, et les similitudes et les différences entre lui et ses semblables d'autre part.*

*Parallèlement, il étudie le comportement humain dans le cadre culturel et social en général. L'anthropologie ne s'intéresse pas à l'être humain individuel, comme le font la biologie ou la psychologie, mais s'intéresse à l'être humain qui vit en groupes et étudie les gens dans leurs événements de vie et leurs actions.*

1. **Histoire de l'anthropologie :**

les études anthropologiques ont commencé en Europe **au XIXe siècle** à travers des études menées sur les musées et les archives, où les anthropologues travaillent sur l'étude du contenu des musées, des écrits descriptifs et des archives d'informations et de données recueillies au cours de voyages, de découvertes géographiques , campagnes militaires et d'évangélisation depuis la Renaissance européenne et les découvertes géographiques.

La genèse scientifique de l'anthropologie, nous l'avons dit, trouve son origine au XIXe siècle.

• Les études d'anthropologie ont émergé en termes de :

- La sociologie est l'étude des sociétés modernes complexes

- L'anthropologie est l'étude des sociétés simples et primitives

*Cette explication fait partie, en fait, des explications classiques, mais ce n’est plus le cas actuellement car on s’accorde à reconnaitre que la sociologie peut s'occuper des sociétés primitives, tout comme l'anthropologie peut s'occuper des sociétés modernes.*

**On peut aborder le développement de l'anthropologie en prenant en considération (3) pays différents (France : bio-organique), (Angleterre : sociale) et (les Etats-Unis : culturelle)**.

1. **Anthropologie organique** : Elle s'est davantage développé en France car en France il y avait la sociologie, donc y a pas eu besoin d’anthropologie sociale et culturelle. Elle est apparue en France, elle s'intéresse à l'étude de biologie organique pour l'homme en termes de différences entre les races ; différences concernant la couleur, la taille du crâne et des organes. L’approche bio-organique a conduit à l'émergence d'études sur le crâne. De même que le terme race qui est: un concept créé par les chercheurs (des gènes qui ne peuvent pas évoluer). Aujourd'hui, on ne trouve pas de chercheur qui se respecte et qui utilise le terme de race, et s'il l’utilise, c'est hors contexte, donc entre deux guillemets « ».

*L'anthropologie semble transcender ce discours et fait du social son sujet.*

1. **Anthropologie sociale**: Puisque la sociologie ne s'est pas développée en Angleterre, il y avait ce qu’on appelait anthropologie sociale. Elle est apparue surtout en Angleterre, où les orientations théoriques pour interpréter la culture ont tendance évolutive, c’est à dire que toutes les cultures évoluent et grandissent du simple au complexe:
2. **Anthropologie culturelle:**

C'est une branche de l'anthropologie qui s'intéresse à l'étude de l'homme en tant qu'être culturel, c'est ce qu'on appelle l'anthropologie culturelle, en relation avec la culture. Mais, qu'entendons-nous par culture ?

* On parle d'anthropologue des structures sociales est aussi, il existe une autre tendance émergente qui est l'anthropologie culturelle.
* De même, qu’il y a un concept proche du concept de culture et qui est le concept de civilisation, qui a également connu plusieurs définitions, et l'on trouve par exemple **Edward Taylor**, qui ne fait pas de distinction entre culture et civilisation, d’autres chercheurs donnent à la culture un sens à tout ce qui est symbolique dans le rapport de l'individu à son environnement et laissent tout ce qui est matériel à la civilisation. *Cette définition est liée à la tendance du pays de sorte que quelques traductions en France de ce qui est désigné en Allemagne comme « culture », par exemple, est traduit par « civilisation » en France parce qu'en France, ils ne reconnaissent pas la différence.*

*Donc on peut résumer* que La culture est un concept anthropologique formulé par **Taylor** en 1871 dans son livre Société Primitive.

*A partir de cette date, ce concept de culture est devenu un concept commun dans de nombreux domaines: en sociologie, en philosophie, en psychologie, à tous les domaines des sciences sociales et humaines. C'est l'une des acquisitions de l'anthropologie, et c'est la création de l'anthropologie. Il reste la propriété de l'anthropologie et le terme le plus correct pour résoudre de nombreux problèmes en suspens.*

Ainsi, le concept de culture est utilisé pour décrire des aspects du comportement humain. Par exemple, dans la crise de Corona virus, on dit, par exemple : « ce peuple a une culture de… » ou : « n'a pas de culture de… »

La culture c'est, comme **Edward Taylor** l'a défini, 1871. « *C'est cet ensemble complexe qui comprend la coutume, les traditions, la religion, la morale, la loi et les croyances. En plus de ces six éléments nous ajoutons un élément qui les inclut tous, qui est un prolongement pour la définition précédente et qui concerne tout comportement acquis par l'homme en tant que membre de la société»*. De ce fait la Culture, avec cette seconde partie liée au comportement, reste très diversifiée.

On peut dire aussi que du point de vue pratique, il y a deux directions dans l'étude et la définition de la culture:

* **Tendance réaliste:** Il croit que la culture est une caractéristique qui distingue l'élément humain et qu'elle a une existence indépendante des individus et des groupes, représentés par **Taylor et Franz Boas.**
* **La tendance idéaliste:** elle prend une direction opposée à la tendance réaliste, pour les partisans de cette tendance, la culture existe dans l'esprit humain et fait partie de l'être organique.

*Pour expliquer ces tendances, on peut dire que la culture a un modèle réaliste et un modèle idéal. Par conséquent, prendrons-nous ce qui est idéal, ou prendrons-nous ce qui est réaliste? C’est-à-dire est ce que les gens pratiquent de manière réaliste et automatique? Par exemple le feu de signalisation, respectons nous ou non les symboles. Ce sont des symboles de la civilité humaine et de l’évolution qui montrent que cette personne respecte ses propres limites et les limites de l'autre. Respecter les symboles est une forme de l’évolution, profiter de la réalité et respecter les autres. Le comportement réaliste en Algérie, en ce qui concerne le respect du feu de signalisation, est-il un comportement réaliste ou un comportement idéal selon vous?*

*Pour ma part, je dirai que c'est un comportement réaliste et non idéaliste, car les comportements de nos citoyens n’ont souvent rien à voir avec l’idéal. Etre honnête et ne pas tricher, par exemple, est un beau mot on entend souvent la répétition du hadith du prophète qui d’ailleurs est répéter automatiquement par le citoyen: «celui qui nous trompe n’est pas des nôtres», ce sont des mots idéaux, mais en réalité est-ce vraiment respectés? C'est-à-dire pour qu'une personne respect le modèle idéal, elle doit être en accord avec elle-même, entre ce qu'elle pense et ce qu'elle fait.*

**Il existe des modèles de définitions :**

1. **Le premier** est le style descriptif et qui comprend la définition **d'Edward Taylor** (1871),
2. **Le deuxième modèle** : ce sont les définitions standards. C'est ce que les auteurs mettent en avant et qu'ils définissent ainsi : "C'est le mode de vie, qui est suivi par tout groupe humain. Un mot normatif signifie qu'il y a un équilibre ». Ici la norme représente un comportement acceptable et un comportement inacceptable.
3. **Le troisième modèle :** ce sont les définitions historiques. Par exemple, la définition de **Margaret Mead**, qui définit la culture comme tout complexe de comportement développé et nourri par la société humaine ou la race humaine au cours de son histoire, appris et transmis de génération en génération. C'est-à-dire que c'est l'idée d'accumulation intellectuelle à travers l'histoire, chaque génération ajoutant aux éléments de la culture avec, donc, tout ce qui a été ajouté on aboutit ainsi à :
4. L'une des caractéristiques de la culture est qu'elle est un produit humain.
5. Elle est acquise: un enfant naît sans culture, il apprend donc la culture de son entourage et devient un être culturel.
6. L’on pourrait dire qu'il y a des animaux qui ont appris un comportement, comme c’est le cas chez les singes, les lions, les tigres et les chats, etc. il s’agit, d’un comportement apprit, certes, mais qui ne fera pas de lui un être cultivé, car son comportement dépend de notre dressage continue. Si l'on arrête le dressage, l’animal arrête le comportement. En plus de cela, peut-il innover et présenter quelque chose de nouveau ? Réponse est bien sur: Non
7. La culture est une abstraction du comportement:Cela signifie que la culture est un comportement que je soumets à l’abstraction, c'est-à-dire que je le réduis, cela signifie, par exemple, que nous sommes à l'université et le mot université, qu'est-ce que ça veut dire? Ce sont des bâtiments, des écoles, des départements, des laboratoires, des auditoriums, des administrations, des professeurs, des étudiants, des programmes, des évaluations, des certificats, des diplômes, des qualifications, des examens, etc. Tout cela est une université. Cela signifie que le mot université est une abréviation pour des milliers de détails, ainsi que pour la culture. La culture est donc une abstraction du comportement. Nous faisons abstraction du comportement avec des mots limités. La langue est une abstraction que les gens apprennent à connaître la signification.
8. **La quatrième caractéristique:** le symbolisme, c'est-à-dire que les cultures sont porteuses de symbolisme et le symbolisme est porteur de réduction de comportement dans une phrase brève, dans un seul mot, dans un signe, cela peut être un signe par la main, cela peut être un signe par la tête, cela peut être avec la langue, cela peut être avec le corps, ce peut être avec l'œil, avec des mots vocalisés, à condition que les gens s'y familiarisent. Par exemple, lorsque je pointe avec cinq doigts de ma main, cela signifie que je pousse l'envie la haine des autres (khamsa). Il en va de même pour les symboles religieux (la croix, l'étoile, etc.) et chaque culture a un grand potentiel de codage, donc le codage joue un rôle important dans toutes les cultures et il existe de nombreuses possibilités de codage. L'importance et la valeur de la culture se mesurent par sa capacité à coder.
9. **Cinquième caractéristique:** que la culture est un outil d'adaptation, Cela signifie que toutes les inventions et réalisations faites par l'homme, sont des outils adaptatifs. Par exemple, nous vivons dans un environnement chaud, il y a une ventilation manuelle, des ventilateurs, une climatisation. Si on est en milieu froid il existe des moyens de chauffage, et en milieu côtier (littoral): comment passe-t-on sur un cours d'eau etc. La culture est donc un outil d'adaptation. Même pour la maladie: Comment vous adaptez-vous à cette maladie et comment vous soignez-vous de cette maladie? Et pas individuellement, car tout le monde cherche à trouver des moyens pour la prévention de la maladie.

**Si l'on cherche à définir l'anthropologie comme l'étude de l'homme, on considère que l'homme peut être défini à 3 niveaux:**

1- **L'aspect organique**: une personne mange, boit, se reproduit, naît et meurt, et à ce niveau c'est semblable à tout ce qui est vivant. Il se compose d'une cellule qui forme un tissu, le tissu forme des organes et les organes forment un corps. C'est un membre du règne animal

2- **L'aspect social**: l'être humain est un membre de la société qui l’influence et est affecté par elle. Ainsi il est soumis à la société mais en même temps il est sujet, il affecte la société. Il est membre d'une communauté.

3- **Une personne culturelle:** au sens où elle est une créatrice de culture, ou une productrice de culture, est aussi un transmettrice de culture, c'est-à-dire des grands-parents aux enfants. Il est un être culturel et cultuvé.

Cours 2

**Le concept d'interculturel et transformations sociales**

**Dans ce cours, nous allons aborder, d’une manière analytique, les thèmes suivants :**

* **Culture et psychologie**
* **Le concept d'interculturel et transformations sociales**
* **Levi Strauss et l'analyse structurale de la culture**

**Mais, en abordant ces thèmes, il est important d’aborder quelques détails méthodologiques concernant l’anthropologie.**

1. **Méthodologie**

• Au départ, les études étaient basées sur une analyse des archives et du contenu des musées, donc, l'absence de travail de terrain.

• **Malinowski** est considéré comme le premier à travailler sur la recherche de terrain dans les études anthropologiques à travers la technique de l'observation directe et de la participation.

• Au XXe siècle, l'anthropologue **Claude Lévi-Strauss** a travaillé pour développer une approche particulière de l'étude de l'anthropologie en passant par trois étapes :

* **Ontographie**: description complète;
* **Ontologie**: comparaison et analyse;
* **Anthropologie**: synthèse.

Concernant l'approche méthodologique, en général, s'appuie sur des approches qualitatives, de même que la sociologie, qui voit que l'approche qualitative en sociologie est une approche anthropologique. L'observation directe, l'observation participative, l'entretien sont les méthodes les plus utilisées et le questionnaire est rarement utilisé.

1. **Tendances théoriques en anthropologie:**
2. **Tendance évolutive:**

C'est un courant théorique influencé par la théorie darwinienne de l'évolution dans le domaine de la biologie, qui considère les sociétés humaines comme évoluant de manière successive, comme les organismes organiques.

• **Lewis Morgan**: Un anthropologue américain qui a mis trois étapes expliquant le développement de l'humanité : **sauvagerie - barbarie - civilisation.**

• **Edward Taylor** a développé trois étapes: **la domination de la magie - la domination de la religion - et le positivisme scientifique,** comme c'est le cas dans la philosophie du positivisme d'**Auguste** **Comte**.

1. **Tendance à la diffusion (diffusionniste):**

Ce qui contredit la tendance évolutive et défend l'existence de **centres culturels** dans le monde qui sont à l'origine de la civilisation et des cultures (culture pharaonique, chinoise etc.) Il y a des sociétés qui ont de la culture qui se diffusent dans d'autres sociétés (on trouve, par exemple, l'introduction culinaire ou d'autre chose, appartenant à un pays, dans un autre pays **Il y a une sorte d'acculturation**. Ces adeptes considèrent le développement social **d'un point de vue historique**.

Parmi les pionniers de cette tendance: **Franz Boas, Elliot Smith**, etc.

1. **Tendance fonctionnaliste:**

Cette tendance dépend de l'étude des sociétés à travers **les fonctions des structures sociales,** où l'on retrouve la même approche fonctionnelle chez **Durkheim** en sociologie.

**Malinowski** est considéré comme le pionnier de cette tendance, avec **Rad Cliff Brown**. Ceux qui voient la société comme un ensemble de structures qui jouent des rôles spécifiques en tant qu'organisme organique. C'est-à-dire que la société possède un ensemble d'institutions structurellement et fonctionnellement intégrées.

1. **Tendance structurelle :**

Développé par **Claude Lévi-Strauss**. Ce courant se concentre sur l'étude et l'analyse des structures sociales de chaque société. **Claude Lévi-Strauss** est considérée comme le fondateur de ce courant en anthropologie, car il l'a puisé dans la linguistique, en particulier **Ferdinand de Saussure**. Où il met l'accent sur le principe de relativité et de multiculturalisme, et *aucune culture ne prévaut sur une autre.*

**En guise de résumé, on peut résumer les tendances précédentes comme suit :**

L'anthropologie culturelle diversifie aussi ses concepts et ses domaines de recherche sans perdre son unité. **Franz Boas,** un Américain d'origine allemande, par exemple, a été l'un des premiers à critiquer la recherche faite par les évolutionnistes en se basant sur les faits absurdes, sélectionnés pour appuyer les théories évolutionnistes. **Boas** a inspiré un certain nombre d'étudiants - **Ruth Benedict, Alfred L. Kroeber, Margaret Mead et Edward Sapir** - à chercher des preuves des comportements humains parmi les personnes dans leur environnement naturel, à s'aventurer sur le terrain pour rassembler des faits et des artefacts et enregistrer processus culturels observables. Par conséquent, il est connu comme le fondateur de ce qui est connu sous le nom de **« l'histoire des écoles de la culture»** (culture history school), qui pendant une grande partie du 20e siècle a dominé l'anthropologie culturelle américaine.

Au-delà de cet accent mis sur le travail de terrain et l'observation de première main, on peut également dire que **Boas** inclinait vers ce qu'on a appelé le fonctionnalisme ou l'approche fonctionnelle - une approche basée sur les théories sociologiques de la fin du XIXe et du début du XXe siècle qui tendaient à assimiler les sociétés à des organismes vivants ou des machines, avec des parties interdépendantes. Selon les mots de **Melville J. Herskovits,** l'un des étudiants de **Boas**: *«Le point de vue fonctionnelle, tente d'étudier l'interrelation entre les divers éléments, petits et grands, dans une culture. Son objet est essentiellement de parvenir à une certaine expression des unités dans la culture en indiquant comment trait et complexe et modèle, aussi séparables qu'ils puissent être, s'entremêlent, comme les engrenages d'une machine, pour constituer un tout fonctionnant de manière fluide et efficace* » (**Man and His Works**, 1948).

**Boas** a insisté sur cette méthode de considérer une seule culture dans son ensemble. Enfin, en insistant sur *l'importance de recueillir des récits de vie*, il a attiré l'attention sur les *problèmes posés par les liens entre culture et personnalité*.

**Mauss** et l'école «sociologique» : De la même manière, **Marcel Mauss**, en France, influença les tendances caractéristiques de toute une génération de sociologues et d'anthropologues culturels européens, dont **Alfred Métraux** et **Claude Lévi-Strauss**, et fonda l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris ; il a également influencé des hommes tels que les célèbres anthropologues culturels (ou sociaux) britanniques **Bronisław Malinowski et Alfred R. Radcliffe-Brown**. En général, on peut dire que **Mauss**, comme **Boas**, insistait pour étudier les phénomènes sociaux en tant que système, mais d'une manière légèrement différente. Comme beaucoup d'autres à son époque, *il concevait les systèmes comme étant autorégulateurs ou recherchant l'équilibre, composés d'éléments qui fonctionnent pour maintenir l'intégration ou l'adaptation du système[[1]](#footnote-2)***.** **Mauss** a donné une impulsion, en effet, à ce qu'on a appelé le structuralisme ou l'approche structurale, qui se concentrait davantage sur la société comme organisme social indivisible que sur la société comme interrelation d'individus (souligné par le fonctionnaliste). Comme **Boas, Mauss** a également essayé de jumeler la culture et la personnalité, c'est-à-dire l'anthropologie culturelle et la psychologie.

Les « grands diffusionnistes »: La grande et influente école américaine d'anthropologues de «l'histoire de la culture» dirigée par **Boas** ne doit pas être confondue avec un groupe distinct et plus petit de diffusionnistes austro-allemands, dirigé par **Fritz Graebner et Wilhelm Schmidt**, qui ont constitué ce qu'on a appelé la «culture historique», école en Europe. Ces derniers rejetaient également l'évolutionnisme classique du XIXe siècle, mais ils étaient néanmoins enclins à peindre de grandes théories - principalement la théorie selon laquelle, à partir de quelques centres culturels ou civilisations anciens, nés assez séparément, avait développé l'éventail des cultures existant aujourd'hui.

*La diffusion, ou la propagation des traits culturels, était à leurs yeux la force principale du développement humain, et tout développement culturel pouvait être attribué à quelques centres inventifs. Parce qu'ils appelaient ces centres originaux* ***Kulturkreise*** *(ou «groupes culturels»), ils étaient également connus sous le nom d'école* ***Kulturkreise*** *d'anthropologie culturelle. Ce genre de pseudo-histoire a été poussé encore plus loin par un groupe britannique de diffusionnistes, dirigé par* ***Grafton Elliot Smith et William J. Perry****, qui a même nommé une seule source de tout développement culturel: l'Égypte.*

Fonctionnalisme et structuralisme : Certaines écoles de recherche qui ont commencé à se développer entre les deux guerres mondiales ont rejeté plus ou moins vigoureusement les approches historiques, leur refusant parfois tout intérêt quel qu'il soit. Selon les fonctionnalistes culturels, y compris les adeptes de **Malinowski**, la seule façon d'expliquer les faits était de définir la fonction qu'ils remplissaient actuellement dans une culture donnée. Selon eux, le but de toute recherche anthropologique culturelle devrait être de percevoir la totalité d'une culture et la connexion organique de toutes ses parties. *Par conséquent, la comparaison n'avait pas de sens : chaque culture était une réalité unique. L'histoire, d'ailleurs, n'avait plus de sens ; une culture devait être interprétée à un moment donné, comme si l'âge et l'origine des éléments qui la composent étaient sans importance.* La seule chose qui comptait était la fonction que les éléments remplissaient maintenant.

Les anthropologues culturels précédents avaient parlé de «survies», de coutumes ou d'autres traits culturels qui survivaient du passé mais n'avaient plus de fonction ou de signification réelle. Mais, **Malinowski** dirait: «Il n'y a pas de survivances»; tout ce qui est courant, selon les fonctionnalistes, a une fonction.

*Alors que le nom de* ***Malinowski*** *est suprêmement associé à l'école du fonctionnalisme, le nom de* ***Radcliffe-Brown*** *est connu comme l'un des plus importants partisans du structuralisme actuel. S'appuyant sur les concepts des mathématiques formelles et de la linguistique,* ***Radcliffe-Brown*** *et* ***d'autres*** *structuralistes ont tenté de déterminer si, en anthropologie culturelle, il était possible de révéler ce qui «suggère le caractère d'un système» au-delà de la réalité empirique et qui «seul est le véritable objet de sciences» (****Lévi-Strauss****).*

**Une structure n'est pas une somme de relations sociales, qui ne sont que la matière première dont l'observateur extrait des «modèles structurels». Une structure est un système dont les membres de la société étudiée ne sont pas conscients ou seulement partiellement. Le modèle que l'anthropologue culturel construit à partir du système est valable lorsque le fonctionnement du modèle peut rendre compte de tous les faits observés. Cette approche, exigeante, s'est avérée particulièrement utile pour étudier les relations de parenté et de mariage ainsi que les mythes. Les difficultés d'utiliser cette approche dans d'autres domaines, ainsi que le fait que les changements historiques sont difficiles à inclure dans ce type d'analyse statique, renforcent les objections que de nombreux travailleurs de terrain ont soulevées à son encontre.**

Psychologie culturelle : Un développement de l'entre-deux-guerres a conduit certains anthropologues culturels à parler d'une nouvelle sous-discipline, *la psychologie culturelle* ou e*thnopsychologie*, qui repose sur l'idée *que la culture conditionne la constitution même psychologique des individus (par opposition à la notion plus ancienne d'une psyché universelle ou nature humaine).* Dans les années 1930, par exemple, dans ses études sur le sud-ouest américain, **Ruth Benedict** a découvert que *les façons dont les Indiens Pueblo pensaient et raisonnaient étaient remarquablement différentes de celles dont leurs voisins immédiats pensaient et raisonnaient, même si leur environnement géographique était pratiquement identique.* Sa conclusion était que *chaque culture au cours des âges avait évolué et avait donné à ses membres un « ensemble psychologique » ou une orientation vers la réalité unique et que cet ensemble déterminait,* en fait, comment les membres voyaient et traitaient les informations de l'environnement. La culture, en effet, affecte la façon dont l'esprit fonctionne.

**Les études sur la culture et la personnalité se sont développées dans de nombreuses directions. Les recherches sur les formes d'éducation des enfants, par exemple, ont remis en cause l'universalité des propositions freudiennes concernant les relations parents-enfants. Il y a eu de nombreuses études sur les systèmes de valeurs, qui donnent à une culture ce qu'on a appelé sa « configuration », ou sur les types de personnalité prisés ou rejetés par chaque culture, ou sur les «caractéristiques nationales» de certaines sociétés modernes. *Les résultats de ces études sont cependant inégales en qualité.***

**Néo-marxisme et néo-évolutionnisme:** Enfin, certaines tendances théoriques du XIXe siècle reprennent le dessus. Pour des raisons politiques, les anthropologues culturels soviétiques ont mené leurs recherches dans la tradition à la fois de l'analyse **marxiste** et d'un **évolutionnisme** assez rigide. Même leur choix de sujets était parfois lié à l'idéologie officielle - comme, par exemple, un programme d'anthropologie religieuse visant expressément à «l'élimination des préjugés religieux dans la population russe». Ailleurs, en France par exemple, un courant néo-marxiste a poussé une nouvelle génération d'anthropologues culturels à se concentrer sur les analyses des économies primitives. L'évolutionnisme classique, quant à lui, a été relancé aux États-Unis par certains anthropologues culturels qui parlent d'**«évolutionnisme multilinéaire»** ou de nombreuses voies de modernisation.

1. **Statut de l'anthropologie culturelle contemporaine**

*Il est vrai que l'anthropologie culturelle n'a pas atteint un état de cohérence complète. Cela ressort clairement de la persistance de traditions nationales divergentes et de la manière dont la recherche peut s'imprégner d'idéologies explicites ou implicites. Il est vrai aussi que* ***différentes écoles de pensée coexistent dans un même pays et que l'anthropologie culturelle ne repose donc pas sur un corps unifié de concepts****, alors* ***qu'une science se définit avant tout comme un langage homogène d'interprétation d'un niveau spécifique de réalité.***

Une « science » de la culture ne semblerait possible que si les anthropologues pouvaient se libérer de l'ethnocentrisme et produire des concepts et autres éléments universels, objectifs et théoriquement significatifs. Les fonctionnalistes pensent avoir rempli ces conditions. Les structuralistes le contestent et tentent à leur tour d'en remplir les conditions. Ainsi l'anthropologie culturelle — à l'opposé, par exemple, de la linguistique — n'a développé que très partiellement une terminologie indépendante d'une langue nationale ou privée. Ces limites sont encore rencontrées par la plupart des sciences sociales. Mais l'objectif principal de l'anthropologie culturelle – permettre la comparabilité interculturelle – rend le problème encore plus sérieux.

1. **La nouvelle recherche et le travail de terrain**

L'anthropologie culturelle subit une épreuve cruciale d'un autre genre. Ses objets d'étude traditionnels – les cultures « primitives » ou « traditionnelles » – semblent disparaître. Soit ils s'éteignent parce qu'il leur est impossible de s'adapter à un monde moderne, soit ils se transforment sous l'influence directe ou indirecte des sociétés industrielles modernes. De plus, ceux qui restent à un niveau populaire accusent souvent d'être placés parmi les sociétés qui font l'objet d'études anthropologiques, y voyant une manifestation de condescendance et un vestige de domination.

De nombreuses recherches et études anthropologiques culturelles sont entrées dans la bibliothèque ou le laboratoire. L'une des critiques adressées à **Boas** et à d'autres engagés dans un pur travail de terrain était qu'ils étaient des collectionneurs plutôt que des **«systématiseurs»** (collectors rather than systematizers) Il y a donc une richesse considérable de données ethnographiques à analyser, à rassembler, à classer et à interpréter pour être rendues utiles. Des *fichiers d'informations sont organisés dans ce qu'on appelle des fichiers de zone de relations humaines.* De plus en plus de typologies se construisent, des typologies basées sur des systèmes politiques ou technologiques, ou des systèmes de parenté. De plus, de nouvelles lectures du matériel sont tentées dans l'espoir d'obtenir des formulations ou des modèles mathématiques. Emerge également l'étude des sociétés insuffisamment connues par des techniques de simulation.

De nombreux anthropologues culturels refusent de se tourner vers le laboratoire et continuent à travailler sur le terrain, soit auprès des populations occidentales, soit auprès des populations modernisatrices, anciennement coloniales. Ils sont rejoints dans cette tâche par des chercheurs originaires de ces populations. Pour certains anthropologues, ces études de terrain offrent l'occasion d'une véritable expérience anthropologique, déterminant comment les gens réagissent aux influences modernisantes et comment les éléments de l'ancienne culture évoluent vers ceux de la nouvelle. Ces anthropologues ont tendance à rejeter le concept selon lequel les systèmes sociaux recherchent l'intégration et l'« équilibre ». **Au contraire, ils proposent une interprétation plus «dynamique» des sociétés traditionnelles et soulignent le rôle qu'y jouent les tensions et les conflits.**

Quoi qu'il en soit, à l'heure où les problèmes de développement sont parmi les préoccupations premières du monde, un nombre croissant d'anthropologues se consacrent à des recherches dont les résultats peuvent être utilisés dans la politique et la prise de décision - qu'ils soient employés directement par des gouvernements intéressés, ou prêtés par des gouvernements étrangers ou des organisations internationales, ou recrutés par des fondations pour l'étude et le développement.

**Anthropologues culturels non occidentaux:**

Un développement important dans la seconde moitié du 20e siècle a été l'émergence de plus en plus d'anthropologues culturels non-occidentaux. À l'origine, l'anthropologie culturelle était un intérêt et une entreprise occidentale et elle a continué à être dominée par les Occidentaux. Même dans les pays non occidentaux où les instituts d'anthropologie et les départements universitaires ont commencé à se multiplier quelque peu - comme au Japon, en Inde et dans certains pays d'Amérique latine - les anthropologues culturels sont restés plutôt restreints.

Le Japon est un bon exemple. L'anthropologie culturelle en tant que science indépendante y est encore jeune, puisqu'elle n'est apparue en grande partie que depuis la Seconde Guerre mondiale; et la plupart des anthropologues culturels japonais dans les écoles ont dû être des enseignants hybrides, s'attachant à des départements de sociologie ou de sciences sociales et enseignant la sociologie ou une autre discipline apparentée en plus de l'anthropologie culturelle. Non seulement les cours d'anthropologie culturelle ont été peu nombreux, mais aussi les fonds pour les études sur le terrain ont été limités, de sorte qu'il y a eu peu d'études longues et intensives; les recherches qui y ont été menées se sont largement concentrées sur les communautés japonaises ou d'autres communautés d'Asie de l'Est ou du Sud-Est. En outre, les anthropologues culturels japonais ont partagé un problème rencontré par de nombreux chercheurs non occidentaux, en ce que la langue maternelle dans laquelle ils écrivent n'a pas été aussi facilement accessible aux étrangers que les langues d'Europe occidentale. «La communication internationale», a noté l'anthropologue culturel japonais **Takao Sofue**, «a, ainsi, été sérieusement restreinte, de sorte que les scientifiques japonais ont été isolés de toute critique efficace de l'étranger» («Social Anthropology in Japan», American Behavioral Scientist, 12 :15-17, janv.-février 1969). Cela signifie aussi, bien entendu, qu'ils n'ont pas été suffisamment lus à l'étranger pour faire sentir leur influence. Ce problème, cependant, n'est pas si grave dans d’autres pays non occidentaux comme l'Inde, où une langue européenne constitue une langue majeure de communication savante.

**Études appliquées**

Du point de vue de l'anthropologue culturel, les études appliquées, c'est-à-dire les recherches destinées à apporter une aide et des conseils pratiques aux gouvernements et à d'autres organisations, ont été à bien des égards un gain incontestable. Préoccupées comme elles l'étaient si souvent par les effets du changement social, les études appliquées offraient l'approche la plus proche de l'expérience contrôlée en sciences sociales. Les enquêtes spécialisées ont considérablement approfondi la connaissance d'aspects particuliers de la société et de la culture primitive, en particulier de l'organisation économique et politique, du régime foncier et du droit. Indépendamment de la valeur scientifique de telles recherches, les travaux dans le domaine appliqué ont également offert à de nombreux anthropologues la satisfaction purement humaine d'aider les peuples arriérés dans leur lutte pour rencontrer et maîtriser les forces de la civilisation occidentale.

Les gains concrets obtenus par les gouvernements coloniaux étaient plus difficiles à évaluer, en partie parce que les fonctionnaires n'étaient pas tenus d'agir sur la base des découvertes anthropologiques culturelles et en partie parce que la valeur des découvertes n'était pas toujours entièrement acceptée.

Parfois, il est vrai, l'anthropologue culturel se trouvait embarrassé par la confiance excessive de ses employeurs et comme s’il détenait la clé de tous les problèmes. Le plus souvent, les employeurs étaient enclins à se demander si l'anthropologie culturelle était en fait aussi utile et les informations qu'elle fournissait aussi indispensables que les passionnés le prétendraient. Une certaine impatience a été ressentie avec l**'anthropologue culturel «universitaire» qui insistait pour des études approfondies lorsque seules des informations spécifiques étaient demandées, ou qui semblait traiter de manière compliquée, en utilisant un langage compliqué, des problèmes qui, pour l'homme praticien, semblaient simples.** A tout cela, les anthropologues culturels pouvaient répondre que, bien que la connaissance qu'ils recherchaient ne soit pas indispensable au gouvernement, elle facilitait un gouvernement informé et sans heurt.

*Mais les anthropologues culturels ont également dû faire face à une autre critique, plus troublante, selon laquelle ils ont exagéré l'importance de la tradition et étaient hostiles au développement moderne. Ce point de vue n'était pas non plus limité aux administrateurs coloniaux; Africains et Indonésiens instruits exprimaient ouvertement leur méfiance à l'égard d'une science dont l'intérêt premier était les peuples «primitifs» et qui pouvait faire le jeu des réactionnaires et des tenants du «colonialisme».*

Ces objections n'étaient *pas très prometteuses pour l'avenir de l'anthropologie culturelle appliquée*. Les anthropologues culturels, eux-mêmes, étaient devenus plus prudents. Ils en vinrent *à craindre que le travail appliqué n'attire trop de jeunes anthropologues culturels à l'écart de la recherche générale et théorique, de sorte que le progrès même de la discipline pourrait être mis en danger*. A l'inverse, l'homme pleinement engagé dans le travail appliqué, comme l'anthropologue culturel permanent du gouvernement, *risquerait de perdre le contact avec les universités et les centres académiques, et donc avec les avancées réalisées dans sa discipline*. Il deviendrait un simple technicien, peut-être encore utile à ses employeurs mais ne représentant plus vraiment le savoir anthropologique.

Il y avait **des problèmes plus graves d'ordre éthique**. Un changement de rôle est imposé à l'anthropologue culturel **lorsqu'il est consulté sur la meilleure façon de mettre en œuvre les politiques gouvernementales**. Certes, il ne voit peut-être aucune raison d'être en désaccord avec cette politique, et le meilleur moyen de l'imposer pourrait bien être compris comme étant celui qui sert le mieux les intérêts des peuples indigènes. Même ainsi, l'anthropologue culturel, en abandonnant le point de vue du scientifique, doit se prononcer sur les mérites et les inconvénients de certaines lignes de conduite et ainsi introduire des jugements de valeur. Les problèmes ne seront pas non plus toujours clairs et non controversés ; dans ce cas, l'anthropologue culturel devra peut-être prendre parti et argumenter à partir de ses propres convictions politiques et morales. *Et si ses recommandations avaient peu de chance contre les considérations administratives ou les diktats d'une «politique supérieure», des frustrations personnelles s'ajouteraient au doute de sa position.*

D'un autre côté, si l'anthropologue culturel présentait ses faits sans ajouter de recommandations ou d'avertissements, il fournirait des informations susceptibles d'être utilisées et avec lesquelles il ne pourrait pas être d'accord en toute bonne conscience. Ou encore, il pourrait être tenté de restreindre ses conseils aux moyens les plus efficaces pour atteindre certaines fins, en rejetant les fins elles-mêmes, la politique à mettre en œuvre comme ne le concernaient pas, ce qui ne diminuerait guère son engagement éthique.

Toutes ces questions ont été largement et parfois passionnément débattues parmi les anthropologues culturels. Dans une tentative d'éclaircir cela, **la Society for Applied Anthropology** a publié en 1951 un code d'éthique soigneusement rédigé. Elle faisait appel à la conscience sociale du chercheur individuel et à sa responsabilité de défendre à tout moment les principes moraux de la civilisation : le respect de l'individu et des droits de l'homme et la promotion du bien-être humain et social. Tous les anthropologues culturels n'étaient pas prêts à endosser cette hypothèse d'une mission morale de la part du scientifique «désintéressé». Le dilemme, alors, bien que vital pour l'avenir de l'anthropologie culturelle appliquée, restait sans solution.

1. Les domaines de l'anthropologie

• L'anthropologie s'intéresse à l'étude de :

• la culture

• Religion

• Structures économiques

• Affinité et parenté

• systèmes politiques

• Et d'autres nouveaux domaines tels que la santé, le divertissement, la communauté virtuelle et autres.

Le contexte dont lequel est apparue l’anthropologie, est un contexte colonial qui est apparu avec l'invasion d'autres pays ce qui a taxé cette spécialité comme s'il s'agissait d'une science coloniale.

Il faut dire que cela est faux, car les pratiques de l'anthropologie ont commencé avant leur émergence en tant que science (description des sociétés par les folkloristes (histoires, histoire et culture d'un peuple) **Les folkloristes sont les ancêtres des anthropologues**.

*Que l'anthropologie coïncide avec l'émergence du colonialisme ne signifie pas qu'elle soit un produit de la pensée coloniale, bien qu'à l'origine il y ait eu des idées racistes qui plaçaient la responsabilité des Européens sur l'éducation des peuples primitifs. C'est l'une des étapes mais il y avait aussi ceux qui appellent à la libération et à la diversité des cultures qu'il faut respecter.*

La deuxième définition **"est la science de l'étude des sociétés primitives"** qui est liée au contexte colonial en ajoutant ici un nouveau concept: Le concept de primitif est également lié au contexte colonial. Après cette découverte naturellement il y aura des étapes qui viendront, par exemple, **le stade de la catégorisation**, signifiant que ces peuples doivent être divisés en catégories ainsi **que la classification**. Il y a des critères pour que nous soyons considérés comme une société primitive. Parmi ces conditions on trouve :

• Cette société doit être orale, c'est-à-dire l'absence d'écrit

• Absence de mécanisation (industrie)

• La présence de beaucoup de légendes - ici l’on se pose la question pourquoi la valeur, tant donnée à l’alphabet ? Quel est le contexte idéologique qui a décidé que l’alphabet est celle par laquelle l'histoire a commencé à symboliser avant et après l'histoire ?

• Comme si, ici, le produit du savoir était occidental et le sujet du savoir était le primitif. C'est-à-dire que ce dernier est passif et non contributeur au savoir, il est juste un objet d'étude.

Cours 3

**La théorie de la confrontation psychosociale de Slimane Medhar**

Au départ, le théoricien, le professeur **Slimane Medhar**, part d'axiomes de la psychologie sociale: que les individus forment des groupes, chaque groupe est constitué par les réseaux sociaux, et ce sont ces réseaux qui gênent, entravent et ne permettent pas la notion de L'État de droit. De ce fait, les institutions ne peuvent se développer correctement. Mais comprendre cela exigeait des années de recherche universitaire et un intérêt personnel à connaître la nature de ce système qui, à la fin de toute sa vie, a conclu que ce système social n'a pas de nom dans le sens d'une existence cachée. et implicite, mais il contrôle, en quelque sorte, tous les détails de la vie et du destin de la société algérienne en particulier et des peuples sous développés dans leur ensemble, en général. **Medhar** a tenté d'analyser le système social et la culture traditionnell pour arriver à une idée de base, qui est :

* **Il est impossible de vaincre ce système**, comme il est impossible de l'abandonner, et cela est attesté par un groupe de phénomènes tels que l'individualité et l'étroitesse de l'individu algérien et il ajouta à l'explication que ces phénomènes se développaient plus cette dernière décennie (des années 1990), elle est devenue une règle chez l’Algérien préoccupé par ses propres intérêts et immédiats, qui ne sont jamais liés à l'intérêt public et général, comme les nouvelles bourgeoisies que beaucoup de leurs propriétaires ont adopté le vole de l'argent public, et la propagation des cultures de gains faciles et rapides. **Medhar** met l'accent sur la force du système social traditionnel dans la réalisation du changement ou de rester dans le sous développement;
* **Transformation sociale et changement social:**

Cette dialectique, évoquée par **Medhar**, explique que la base de transformation sociale et la dialectique de transformation un des nombreux aspects de sa théorie du changement social et où il dit: «Je ne peux parler de la transformation, car en fait , quand je regarde - scientifiquement - Notre vie sociale, je trouve que depuis l'antiquité se déroule ce que j'appelle «éliminer les germes de transformation dans notre société», parce que nous vivons dans un style de vie qui nous motive plus pour la conformité sociale que pour le renouveau; Le but de la transformation socioculturelle est le changement: *“Aucun changement n'est possible que sur la base de la transformation*”.

Et en fait, il prouve qu'il a été le premier à soulever la question de la transformation, généralement les algériens parlent de changement sans detailler la question refusent de changer et ne scrutent pas la question, car le changement requiert deux conditions. Pour utiliser le concept de changement d’une manière rigoureuse, *il faut qu’on puisse montrer que* ***le contenu*** *de la situation qui nous intéresse,* ***n’est plus comme il l’était****, d'une part, et de l’autre, que* ***la différence*** *qui s'est produite* ***implique une amélioration*** *des conditions. En revanche, dans le cas contraire, les choses se déroulent dans le cadre d'une détérioration, ce qui est susceptible d'être notre condition sociale en Algérie.* La transformation n'est ni négative ni positive La transformation est le processus qui mène au changement, et dans notre cas, il existe un terme précis et approprié et qui est la « détérioration », que nous devons utiliser au lieu d’utiliser le terme "transformation négative", il y a une différence de fond.

**Mais pourquoi notre situation s’est elle détériorée socialement?** La raison, selon **Medhar**, en est **que nous avons abandonné nos repères sociaux** qui ont été suivis par nos prédécesseurs dans notre société, et **nous ne les avons pas remplacés par d'autres repères**, par exemple Dans les villes algériennes, parmi les valeurs socio-culturelles, dont les algériens étaient fiers, se trouve la valeur du voisinage qui a disparu, les relations entre voisins sont devenues inexistantes et tout le monde est introverti.

**Constituante de la psychologie sociale:**

**Medhar** a appelé à la nécessité d'opérer une révolution scientifique dans la manière d'aborder les problèmes psychosociaux et ce, sous la “bannière” des études de spécialisation académique en psychologie sociale, en commençant par les concepts de base et en aboutissant aux concepts de spécialisation concernant les problèmes immergés dans les détails de la vie et l’avenir dans son ensemble.

**S Medhar** affiche que la psychologie sociale a posé ses fondements dans le sillage de deux contextes: Le premier est **l'urbanisation**: un mode de vie qui consiste en une cohésion renouvelée pour contrôler la vie et réguler le destin. L'autre est le **consensus psychologique** **et sociologique** sur la manière d'analyser ces problèmes.

**Il a également évoqué la validité des outils scientifiques importés**: Il ne voit aucun obstacle au transfert des outils scientifiques d'un environnement social à un autre. il appelait à la reconstruction de la psychologie sociale en disant que La psychologie sociale est une science complète qui est unique dans le sujet (l'interaction sociale et le domaine de la vie sociale quotidienne), dans la méthode (observation participative) et dans la technique d'investigation (grille d’observation).

Ainsi, le théoricien affirme que le psychologue social n'analyse l'interaction. sociale, qu’en s'appuyant sur des recherches en psychologie et en sociologie, car dans l'interaction qui l’intéresse, le comportement est impliqué. Mais, alors, on sait que le comportement est effectué par des elements psychologiques et dans un environnement social, Il est ouvert à toutes les sciences économiques et historiques

**Cours 4**

**Le concept d'identité et ses composantes chez l'individu algérien**

Au XIXe siècle, Des sociétés d’ethnologie se créent en France, en Grande Bretagne, aux Etats-Unis et en Allemagne. Ces sociétés s’intéressent aux questions scientifiques mais évoquent aussi des préoccupations d’ordre humanitaire ou éthique. Ainsi ils ont vite perçu le lien entre les doctrines racistes et la persistance de l’esclavage. cette discipline scientifique, «dans un cadre pluridisciplinaire, offre des outils complémentaires majeurs pour expliciter les dynamiques internes des communautés étudiées (entendues ici comme ensemble d’acteurs individuels ou collectifs participant d’un même ensemble social et culturel)» (S. Deboos, 2012/2013).

la question de l’identité est sous-jacente. En effet, *« le thème de l’identité se situe non seulement à un carrefour, mais à plusieurs. Il intéresse pratiquement toutes les disciplines, et il intéresse aussi toutes les sociétés qu’étudient les ethnologues ; il intéresse enfin l’anthropologie de façon très spéciale […] »* (Lévi-Strauss, 2008, p. 9).

Constituer « communauté » est un résultat d’un cheminement, d’une construction d’une histoire commune, d’un système de valeurs transcendant les différences identitaires individuelles. Ainsi, *«en dépit de leur éloignement dans l’espace et de leurs contenus culturels profondément hétérogènes, aucune des sociétés constituant un échantillon fortuit ne semble tenir pour acquise une identité substantielle: elle la morcelle en une multitude d’éléments dont, pour chaque culture, bien qu’en terme différents, la synthèse pose un problème »* (Lévi Strauss, 2008, p. 11).

* En effet, l’anthropologue, en vivant avec les autochtones perçoit les régulateurs sociaux, les circulations de la parole extrêmement codifiées, l’équilibre politique semblant aller de soi, mais résultant d’une conscience aiguë de l’importance de la prise en compte de l’altérité…
* *Ce va et vient entre culture d’origine et culture de l’objet d’étude amène l’anthropologue à faire le pont entre les vécus de sociétés d’aires culturelles et géographiques foncièrement différentes. Il apparaît donc comme l’un des éléments importants dans la constitution d’équipes pluridisciplinaires en permettant aux intéressés de prendre conscience et de formaliser ces non-dits intégrés dans ce que* **Bourdieu** nommel**’*habitus.***
* *Ainsi, l’anthropologue au sein d’une équipe pluridisciplinaire, par sa connaissance du ou des terrain(s) exotique(s), en rendant compte de matériaux ethnologiques différenciés et en les comparant à ceux de sa culture d’origine aide, collabore à la mise en place de projets sociaux impulsés par les politiques nationales où l’idéalisme est souvent présent.*

En Algérie, la question de l’identité est au centre des débats actuels. Elle est liée aux mouvements des citoyens, lui-même, dépend à son tour de la volonté des individus d’adopter ou non le mode de vie de la société dans laquelle il évolue. L’identité est, en Algérie, intimement liée à la religion qui vient de soulever des problèmes, car ces mêmes individus n’arrivent pas à concilier convictions religieuses et exigences de la vie commune dans le pays. Aujourd’hui, l’on parle davantage des droits de l’homme, de la liberté d’expression, de culte et de croyance. Pourtant, l’on ne cesse d’observer des propos qui crie à l’injure contre ce qui est différent, pourtant aussi, nous sommes bel et bien dans un même contexte, un même pays, un même destin. L’on peut se poser la question sur le pourquoi de cette désagrégation ? Pourquoi en parallèle pousse-t-elle, les individus à revendiquer leurs identités individuelles?[[2]](#footnote-3)

On peut dire que la communauté, joue en principe, un rôle sécurisant, et le groupe doit contribuer à répondre aux exigences nécessaires à l’épanouissement de chacun. En outre, cette crise d’appartenance, est doublée d’une autre plus individuelle liée aux fondements de chacun, le chemin individuel de l’acquisition de l’identité est parsemé d’embuches et s’avère inaccessible pour certains, car leur histoire personnelle est chaotique[[3]](#footnote-4).

De par le fait que l’homme dans sa condition humaine, cherche perpétuellement à se renouveler, il se pose et se posera toujours des questionnements relatifs. L’Algérien est de surcroit exposé d’une manière accrue à ce renouvellement par les différentes crises économiques, sociales et politiques que traverse notre société. Aussi l’on peut dire que la revendication de soi et de l’individualité atteint son point culminant lorsque l’individu est à son tour en crise[[4]](#footnote-5).

**Cours5**

**Troubles psychologiques dans une perspective culturelle traditionnelle de la société algérienne.**

**Pour introduire de cours, on peut dire qu’il y a quatre thèmes fondamentaux qui constituent le domaine de la psychopathologie : l’étiologie, la sémiologie, le diagnostic et les classifications des troubles psychopathologiques.**

1. **Etiologie**

«Située au centre d’un débat majeur entre les adeptes de la psychanalyse, de la sociogenèse et de l’organogenèse, l’étude de l’étiologie s’achemine vers une position éclectique, sous jacente au modèle bio-psycho-social des troubles psychopathologiques. Le premiers chapitre se centre sur trois approches étiologiques : la psychogenèse, l’organogenèse et la sociogenèse ».

L’étiologie des troubles psychopathologiques est eu centre d’un débat majeur. Parfois, s’y affronte les tenants de l’inné et de l’acquis, de l’hérédité et de l’environnement. Dans d’autres circonstances, les adversaires en présence s’identifient comme partisans de la psychogenèse, de l’organogenèse, ou de la sociogenèse. Force, cependant, est de constater qu’un bilan de ce débat qui tiendrait compte de l’ensemble des données disponibles actuellement, s’orienterait vers une approche éclectique-pragmatique basée sur un modèle bio-psycho-social des troubles psychopathologiques. L’idée de la causalité multiple des troubles mentaux n’est pas nouvelle. Les modèles causaux unis variés ont, cependant, dominé, jusqu’à très récemment, aussi bien la recherche que l’intervention. Dans un ouvrage publié en 1992 et consacré aux modèles de causalité en psychopathologie. **Haynes** fait le bilan de nos connaissances en matière de modèles « dynamiques, synthétiques et non linéaires »

Une telle perspective n’en est toutefois, qu’à ses débuts. Pour cette raison, il est important de présenter les trois grandes approches « classiques » en matière d’étiologie : la psychogenèse, l’organogenèse, la sociogenèse.

1. **LA PSYCHOGENESE :**

L’influence qu’exerce la psychanalyse sur la psychopathologie française explique pourquoi, en France, l’approche étiologique prédominante est *la psychogenèse*. Dans ce cas, les facteurs impliqués et les mécanismes mis en jeu pour aboutir aux manifestations psychopathologiques sont d’ordre psychologique et fonctionnel (c'est-à-dire sans lésion ni inflammation de structure).

L’exemple type de psychopathologie psychogène est la *névrose*. **Freud** a consacré plusieurs textes à cette question. Les plus connus sont : l’article de 1986 sur «l’hérédité et l’étiologie des névroses» est une des leçons données en 1916 et publiées ultérieurement dans Introduction à la psychanalyse. Plus précisément, il s’agit des vingt troisième leçons consacrées aux modes de formation des symptômes. L’abondance du matériel clinique et théorique disponible de même que l’absence (paradoxale !) - à l’exception de l’excellent début que représente l’ouvrage de **Sirois** (1991) – d’un travail de synthèse consacré à la psychogenèse des manifestations psychologiques, nous obligent à proposer une présentation forcément très résumée du sujet abordé.

C’est l’insatisfaction de la libido, placée face à une réalité que **Freud** qualifie d’impitoyable, qui constitue le point de départ dans le processus qui conduit à l’apparition des névroses. Obligée à chercher de nouveaux modes de satisfaction, la libido entame un mouvement régressif. Lorsque le moi n’accepte pas ces régressions, on se trouve en présence d’un conflit et la libido doit se séparer du moi. Cette séparation est facilitée par l’existence des fixations que la libido a laissées le long du chemin parcouru lors de son développement et contre lesquelles le Moi s’étais défendu, chaque fois à l’aide du refoulement. Pour **Freud**, la libido se soustrait donc au moi en occupant, dans sa marche régressive des positions refoulées. Elle applique son énergie à des représentations qui font partie du système de l’inconscient et qui sont soumises à des mécanismes de *condensation* (lorsqu’une représentation unique représente à elle seule plusieurs chaines associatives à l’intersection desquelles elle se trouve) et de déplacement (phénomène caractérisé par le fait que l’accent, l’intérêt, l’intensité d’une représentation se détachent d’elle pour passer à d’autres représentations originellement peu intenses, mais reliées à la première par une chaine associative). Ces mêmes mécanismes de condensation et de déplacement sont mis à l’œuvre lors de la formation des rêves.

*Relégué dans l’inconscient, l’objet de la libido doit faire face à la force, à l’opposition du moi préconscient. Il s’agit, selon Freud, d’une véritable « contre attaque » du moi contre la nouvelle position de la libido le moi l’oblige à choisir un mode d’expression qui puisse lui être convenable. De cette exigence nait le symptôme, produit considérablement déformé de la satisfaction inconsciente d’un désir libidinal, produit équivoque habituellement choisi. La satisfaction qui nait du symptôme est de nature bizarre : le sujet en question éprouve cette satisfaction comme une souffrance et s’en plaint.*

***Freud*** *note l’analyse ayant pour point de départ les symptômes nous mène à des événements de vie infantiles auxquels est fixée la libido et dont sont faits les symptômes. A partir de ces observations,* ***Freud*** *constate que les événements infantiles reconstitués ou évoqués par l’analyse sont tantôt incontestablement réels et, dans la plus part des cas, ils représentent un mélange de vrai et de faux.*

**Dans sa vingt troisième leçon, Freud écrit que:**

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **L’étiologie des névroses -** | **Disposition par fixation de la libido** | **+ événement accidentel (traumatique)** |

**Plus loin, il précise que la disposition par fixation de la libido, chez l’adulte, est le résultat de deux facteurs :**

1. Les dispositions sexuelles constitutionnelles, innées, héréditaires.
2. Et les dispositions acquises ou ce qu’il appelle, encore, les événements de vie infantile.

**L’association de (a) et de (b) forme une nouvelle « série complémentaire » analogue à celle résultant de l’association chez l’adulte, de la disposition et des événements accidentels.**

*La conception psychogénique souligne le fait que, tout comme les actes manqués et les rêves, chaque symptôme a un sens et se rattache étroitement à la vie psychique du malade. Freud en tente la démonstration dans la dix-septième leçon où il présente les cas devenus classiques, d’une « dame âgée de trente ans environ » et d’une « belle jeune fille de dix-neuf ans ».*

En mentionnant le point de vue psychogénétique, il convient de noter que **Freud** a évoqué, à différentes reprises, la complexité de l’étiologie des manifestations psychopathologiques. *Nous avons déjà vu que dans le schéma concernant l’étiologie des névroses, proposé dans l’Introduction à la psychanalyse, Freud relevait le rôle des dispositions innées. Dans un texte de l’ouvrage Au-delà du principe de plaisir, Freud évoquait les possibilités illimitées de la biologie et où il dit :* **«Nous devons nous attendre à recevoir d’elle les lumières les plus surprenantes et nous ne pouvons pas deviner quelles réponses elles donnerait dans quelques décennies aux questions que nous lui posons. Il s’agira peut être de réponses telles qu’elles feront s’écrouler tout l’édifice artificiel de nos hypothèses ».**

L’approche psychogénétique a été soumise à différentes critiques. Un exemple souvent cité est l’autisme. Selon **Bettelheim,** *l’autisme se développe en réponse aux sentiments très négatifs manifestés par les parents. Les mères ne savent pas caliner ou bercer leurs enfants et répondent souvent par des sentiments de rejet. Dans ces conditions, l’enfant percevait son environnement et sa mère comme hostiles et répondrait à ce monde menaçant en se repliant sur lui-même. Le retrait autistique est ainsi conçu comme un moyen d’adaptations des enfants à leur environnement. Le modèle psychodynamique de l’autisme n’a cependant pas été confirmé par plusieurs recherches conduites de manière rigoureuse. Ces recherches montrent que les parents d’enfants autistes ne sont pas différents des parents d’autres catégories de parents, ni en ce qui concerne les attitudes et les pratiques éducatives ni en ce qui concerne les interactions verbales. En même temps, d’autres recherches ont mis en évidence des modifications biologiques comme : (a) présence d’un chromosome X fragile chez 8 à 10 ٪ des autistes ; (b) une hypoplasie des lobules VI et VII du vermis cérébelleux et des hémisphères néo cérébelleux ; (c) l’existence d’un marqueur biologique, plus précisément d’un gène situé sur le chromosome 11, qui participe au développement du système nerveux, à la régulation de la croissance et à la différenciation des cellules nerveuses***.**

1. **Organogenèse**

**Malgré d’importants efforts ayant permis l’accumulation d’une très grande quantité de données, la recherche effectuée dans le cadre de la psychopathologie biologique apporte très peu de réponses définitives.**

*Les exemples permettant d’appuyer cette conclusion sont nombreux. Prenons l’exemple de la schizophrénie. En plus des analyses de ségrégation et de linkage (analyse de liaison génétique), trois méthodes ont été utilisées pour évaluer l’apport de l’hérédité à l’apparition de la schizophrénie : les études de risque familial, la concordance chez les jumeaux et des sujets adoptés en bas âge. Si à partir des résultats obtenus dans ces études, peu de chercheurs nient actuellement la réalité d’une contribution héréditaire de la schizophrénie, nous ne connaissons pas encore la nature de ce qui est transmis ni le mode de transmission génétique***.**

Un des rares domaines où nous disposons de résultats concluants est celui des bases biologiques des comportements suicidaires que nous présenterons, ici, plus en détail. La principale direction de recherche dans ce domaine est celle de l’étude de l’acide 5-hydroxyindolacétique (5-HIAA), mobilité du neurotransmetteur sérotonine. La relation, depuis longtemps établie, entredépression et suicide explique pourquoi une partie des recherches qui seront passées en revue, dans des chapitres de livres abordant la question, été effectuées sur des patients dépressifs. Dans une revue de la question, post et al. (1980) constatent que le niveau de 5-HIAA dans le liquide céphalorachidien (LCR) des patients dépressifs correspond à 78٪ du niveau mesuré chez les sujets témoins. Ce pourcentage constitue la moyenne des données contenues dans les 15 études analysées. Les études obtenues par d’autres chercheurs, vont dans le meme sens (Asberg et al. 1984). En faisant ce constat, il faut aussi souligner que certains sujets contrôles, en parfaite santé, ont des taux de 5-HIAA identiques à ceux des patients dépressifs. Ceci réduit, sans doute, la valeur pathognomonique de la baisse de 5-HIAA. Il est toutefois, intéressant de noter que les sujets normaux en question tendent à avoir, dans leur famille, un nombre accru de cas de maladie dépressive **(Sedvall et al. 1980).**

*La superposition partielle dans des distributions des niveaux de 5-HIAA chez les patients dépressifs et chez les sujets normaux a conduit à la formulation de deux hypothèses très proches concernant la relation entre les troubles dépressifs et le métabolisme de la sérotonine. Conformément à l’hypothèse « permissive »* **(Prange et al., 1974),** *un déficit central de la transmission sérotoninergique permet l’apparition du trouble dépressif, mais est insuffisant pour le produire. Selon la seconde hypothèse, appelée hypothèse « disposition » ou « vulnérabilité »* **(Van Praag, 1977),** *les troubles du métabolisme central de la sérotonine prédisposent à la dépression, sans avoir pour autant une signification causale directe.*

*Si les recherches présentées plaidant en faveur de l’existence d’une relation entre les taux infranormaux de 5-HIAA et des tentatives de suicide.* **Träskman et al.** *1981 notent que, parmi les patients ayant fait une tentative de suicide, ceux ayant des taux bas de 5-HIAA ont un risque plus élevé de se suicider, atteignant ٪ de décès dans l’année suivant la tentative. Parmi les patients qui font une tentative de suicide, ceux ayant des niveaux bas de 5-HIAA risquent dix fois plus souvent que les autres de mourir en se suicidant* **(Asberg et al. 1987).**

Sur la base des données disponibles, **Asberg** (1987) fait l’hypothèse qu’une concentration basse de 5-HIAA dans le LCR peut etre considérée comme un marqueur de vulnérabilité, reflétant un caractère familial (génétique) des fonctions sérotoninergiques, ce qui n’exclut pas des caractéristiques acquises. L’existence d’un facteur biochimique transmis génétiquement pourrait faire, selon **Asberg,** que le système sérotoninergique soit caractérisé par une faible production (« low output ») de transmetteur ou, plus vraisemblablement, par un système instable. Dans ces conditions, la personne en question serait plus prédisposée à manifester, en situation de crise, des actes impulsifs et autodestructeurs.

Une tentative de suicide ne surviendrait probablement pas avant que la personne présentant la vulnérabilité mentionnée ne se retrouve dans une situation qu’elle perçoit comme désespérée. Evidemment, le fait d’avoir vécu, antérieurement, des événements traumatisants, de même que l’absence d’un réseau social d’appui, contribuent au fait que la personne fasse une tentative de suicide.

Dans deux publications de 1987 **(Asberg, 1987 ; Asberg et al., 1987),** l’hypothèse de la vulnérabilité biologique est élargie sur la base d’une série de données expérimentales et cliniques. Le lien entre le trouble du métabolisme de la sérotonine et la présence d’un comportement suicidaire se ferait par une défaillance dans le contrôle de l’agressivité.

Chez l’animal, on sait que les neurones sérotoninergiques participent au contrôle de l’agressivité. L’administration d’inhibiteurs de la synthèse de sérotonine peut engendrer une « fureur incontrôlable» chez des chats domestiques et faire que les rates en train d’allaiter leurs petits les tuent d’un coup de dents corrélation entre hypoactivité sérotoninergique et agressivité a été démontrée chez l’animal **(Valzelli, 1981).**

De nombreux faits cliniques appuient la nouvelle hypothèse élargie. En 1927, déjà, **Abraham** soulignait l’existence d’une composante agressive dans la dépression ou le suicide. **Asberg et al.,** (1976), qui notent le caractère souvent non prémédité et brutal des tentatives de suicide chez des sujets ayant des taux infranormaux de 5-HIAA, supposent que, dans ces cas, il pourrait s’agir de problèmes de contrôle des pulsions à caractère agressif. Brown et al. (1979) trouvent une corrélation négative significative entre les taux de 5-HIAA dans le LCR d’un groupe d’hommes et leur comportement agressif étudié par l’intermédiaire de tous les renseignements accessibles.

*Les observations concernant les criminels sont particulièrement intéressantes dans l’étude des relations entre le métabolisme de la sérotonine, le comportement suicidaire et l’agressivité: le taux de 5-HIAA est plus bas chez les personnes dont les actes criminels revêtent un caractère impulsif* **(Linoila et al. 1983)** *ou chez les sujets ayant tué leur partenaire sexuel, comparativement à d’autres meurtriers* **(Lidberg et al. 1985).** *Dans ce contexte, une grande valeur doit être accordée à la recherche de* **Lidberg et al. (1984)** *qui ont publié trois cas où les parents ont tué leur enfant avant de tenter, sans réussir, de se suicider. Une ponction lombaire, réalisée juste après, montre que les sujets en question avaient des taux extrêmement bas de 5-HIAA dans le LCR. Ceci soutient l’hypothèse que la sérotonine joue un rôle important dans la capacité d’enrayer les pulsions agressives dans des situations très tendues du point de vue émotionnel. Il parait, par conséquent, vraisemblable qu’il y a une relation entre les troubles du métabolisme cérébral de la sérotonine et les troubles de la régulation de l’agressivité. La découverte de relation entre comportements suicidaires et taux infranormaux de 5-HIAA dans le LCR montre l’intérêt de l’étude des marqueurs de la sérotonine dans l’évaluation du risque suicidaire et constitue un important pas en avant dans l’évaluation dans le domaine de la psychopathologie biologique.*

1. **Sociogenèse**

*L’influence qu’exercent les phénomènes sociaux sue la production des troubles mentaux a fait l’objet de constatations anciennes. L’industrialisation et l’urbanisation, l’apparition de la sociologie, le développement des statistiques concernant les maladies mentales ont contribué à la monté de l’intérêt pour la sociogenèse. Il est aussi essentiel de noter que la position du public est spontanément sociogeniste et tend à, parmi toutes les étiologies, la notion de réaction aux événements et aux situations* **(Postel Et Quétel, 1983)**

*Dans le développement de nos connaissances concernant la sociogenèse, une place importante est occupée par la notion d’événement. Construit sur le modèle du mot avènement. Evénement à remplacer, en 1507, «évent »que l’on retrouve dans éventualité. Selon* **le *Petit Robert*, le mot « événement » se définit comme « ce qui arrive et qui a quelque importance pour l’homme ».**Une définition sociologique donnée dans*l’encyclopédie Universalis* statue qu’événement «est ce qui advient à une certaine date et dans un lieu déterminé ». plus concis, ***le Littré*** définit l’événement comme « tout qui arrive », tandis que *le* ***Larousse*** précise qu’il s’agit de « tout ce qui arrive dans le monde».

**Holms, Rahe ou Paykel,** les initiateurs de l’approche évaluative des événements de vie ne donnent pas une définition explicite de l’événement. Ceci s’expliquerait, selon **Tatossian** (1985), par le fait qu’une telle définition leur parait évidente et qu’ils se contentent de celle du sens commun qui soulignerait dans l’événement « la survenue d’un changement suffisamment rapide et important pour entrainer une discontinuité dans la vie et la situation du sujet et aussi le caractère objectif de ce changement, c'est-à-dire son origine extérieure au sujet qui y est passivement exposé »**.**

Dans son ouvrage sur les origines sociales et culturelles des troubles psychologiques », **Tousignant** (1992) définit l’événement comme:

* *« toute expérience de vie qui exige une adaptation ou entraine un changement important » ;*
* *« une discontinuité, une rupture un peu brutale dans le fil de la vie quotidienne ».*

Pour **Tousignant,** l’événement a « un caractère d’extériorité par rapport à la personne qui en fait l’expérience ». Cependant, pour acquérir son caractère d’événement, « il doit en meme temps prendre un sens dans l’histoire individuelle ». Il représente donc « un fait d’importance qui s’inscrit dans une biographie ». **Tousignant** note qu’exceptionnellement une prise de conscience radicale pourrait constituer un événement. Un exemple nous est fourni par **Brown et Harris (1978).** Il s’agit d’une femme qui se rend compte, au retour de sa fille d’une colonie de vacances, à quel point celle-ci lui a manqué. Elle prend conscience à ce moment que le départ prochain de sa fille causera un immense vide dans sa vie.

Tout au long des siecles, la notion d’événement a été présente en psychopathologie et en psychiatrie. L’idée d’un déclenchement événementiel de la folie est ancienne et **Pinel** signalait, en 1800 déjà, dans son ***Traité médico-philosophique sur l’aliénation mentale ou la manie* ,** qu’une joie excessive, tout comme une forte frayeur, peut *suspendre* ou oblitérer « toutes les fonctions morales ». Comme exemple**, Pinel** cite le cas d’un artilleur qui, en l’an deuxième de la république, avait proposé, au comité de salut public, le projet d’un nouveau canon. **Robespierre** lui écrit une lettre si encourageante que l’inventeur en question resta « comme immobile »à sa lecture et dut etre envoyé, peu de temps après, **à Bicêtre** «dans un état complet d’idiotisme ».

Faire référence à la notion d’événement évoque donc un type particulier de pathologie, celui des états réactionnels. Sur un plan plus général, la notion d’événement a toujours occupé une place importante dans la reflexion étiologique. Mais c’est surtout en tant que terme clé de la psychopathologie anglophone et en relation avec la large diffusion de ce qui fut désigné comme la méthode des «*life-events*» que le terme est entré dans le vocabulaire français. Et… non sans quelques hésitations concernant le meilleur équivalent français! Ainsi, les coauteurs de l’ouvrage édité, en 1985, sous la direction de **Guyotat et Fédida**, utilisent les expressions «événement  de la vie », «événement de vie », événement biographique », « événement vital »ou « événement », tout court. Et plus récemment, malgré un certain accord dans l’utilisation de l’expression « événement de vie », **Postel** (1993) retient le terme «événement vital », dans son *dictionnaire de psychiatrie et de psychopathologie clinique.*

Le concept d’événement de vie apparait dans un contexte où, comme le souligne **Chanoit (1985),** le courant psycho-sociologique anglo-saxon, les théories culturalistes américaines et les travaux **d’Adolph Meyer** ont occupé une place importante. En même temps, la validation des effets la « milieu thérapie » des communautés thérapeutiques de la psychothérapie institutionnelle ont permis d’approfondir l’analyse de l’influence des facteurs *extérieurs* sur la santé mentale**.**

Intéressé par les relations entre, d’une part la biologie, la psychanalyse, la sociologie et d’autre part, la santé et la maladie, **Adolf Meyer** a imaginé ***le diagramme de vie (Life Shart).*** Celui-ci est dressé à partir des informations obtenues du patient, qui sont ensuite disposées chronologiquement. Y figurent les situations de vie dans lesquelles s’est trouvé le sujet au cours des périodes de croissance, de maturation et de sénescence, ainsi que les réponses émotionnelles à ces situations et les maladies en relation avec elles. Ainsi est réalisée, de cette manière, une véritable biographie dynamique. Dans les années trente, **Meyer** avait souligné l’importance des différents événements que vivent les sujets –comme les changements de domicile ou ceux liés aux études et au travail –dans l’apparition de diverses formes de pathologie **(Lief, 1948).**

En évoquant les débuts des travaux sur les événements de vie, il faut aussi noter l’influence de la pensée de **Hans Selye,** créateur du concept de stress. Le titre d’un des premiers ouvrages majeurs dans ce domaine, ouvrage élaboré sous la direction de **B.S. Dohrenwend (1974), *les événements de vie stressants, leur nature et leurs effets,*** *constitue une bonne preuve de cette influence.*

L’approche évaluative des événements de vie s’est beaucoup développée grace à un important travail d’élaboration d’instruments de type échelle ou questionnaire ainsi qu’en raison des nombreuses recherches réalisées dans ce domaine. Cette approche n’est pas unique et d’autres approches du concept d’événement existent.

Citons tout d’abord, la perspective psychanalytique suivant laquelle, comme le note **Guyotat (1985),** l’événement est abordé au passé, **après coup,** à l’occasion de **son actualisation dans le transfert.** Signalons, aussi, que **Freud (1918)** parle d’événement à la fin de « l’homme aux loups », lorsqu’il s’interroge sur l’origine du fantasme. Dans ce contexte, **Freud** évoque la question des schémas phylogéniques présents à la naissance qu’il compare à des précipités de l’histoire de la civilisation humaine». L’exemple le mieux connu, serait **le complexe d’Oedipe.** Ces schémas **phylogéniques** ont pour rôle, selon **Freud, «de "classer"** les impressions qu’apporte ensuite la vie ». les schémas auraient une existence indépendante qui leur permettrait de triompher de l’existence individuelle **(«***dans ce cas, écrit* ***Freud,*** *le père devient castrateur, celui qui menace la sexualité infantile, en dépit d’un complexe d’Oedipe par ailleurs inversé* »). Pour cette raison, lorsque les événements, ne s’adaptent pas au schéma héréditaire (dans une traduction plus récente de ce même texte, parue chez Gallimard (1981, P. 256), ***das Erlebnis* vécu** (« là où les vécus ne s’intègrent pas dans le schéma héréditaire), ils subissent un remaniement dans l’imagination. De surcroit, les contradictions qui surviennent entre l’expérience et le schéma paraissent « fournir ample matière aux conflits infantiles ».

Rappelons que lorsque **Freud** cherche à établir, dans «l’homme aux loups », la réalité de la scène d’observation a fourni à l’enfant des indices, il introduit la notion de fantasme originaire. Dans cette notion, « viennent se rejoindre l’exigence de trouver ce qu’on pourrait appeler le roc de l’événement (et si celui-ci, réfracté et comme démultiplié, s’efface dans l’histoire de l’individu, on remontra plus haut, jusque dans l’histoire de l’espèce), et le souci de fonder la structure du fantasme elle-même sur autre chose que l’événement » **(Laplanche et Pontalis,** 1967)

Toujours dans la perspective, **Widlocher** (1985) envisage la notion **d’*acte* *mentale***. Comme événement. Il existe, en effet, des opérations mentales qui peuvent etre décrites comme des événements internes sans rapport avec un événement externe. Le sujet qui en est le siège assiste passivement à leur apparition et les observe comme extérieures à lui. Il ne perçoit pas comme leur agent direct. Un exemple peut en etre certaines résolutions de problèmes, voulues et attendues, qui se révèlent à un moment donné, et ce à l’insu de la conscience.

**Widlocher** insiste sur le fait que la psychanalyse traite l’événement mental comme un *acte* et non comme un *comportement*. Si un patient nous dit qu’il a voulu se suicider en se jetant dans la seine, il n’est pas nécessaire qu’il nous fournisse une description précise et exhaustive des mouvements qu’il a accomplis. Il suffit qu’il désigne son acte et une phrase peut, dans ce cas, suffire. Or, comme le rappelle **Widlocher**, la règle fondamentale ne propose pas à l’analysant de décrire ses comportements mais ses actes.

La seconde approche qu’il me parait indispensable de mentionner ici est anthropologique et a un arrière-fond phénoménologique. Citant **Blankenburg** (1967), qui estime qu’en psychopathologie la conceptualisation doit être anthropologique –ce qui veut dire que les concepts doivent être « adéquats à l’être humain, au vécu humain et à la biographie humaine » -**Tatossian** (1985) émet des réserves sur la manière dont l’approche évaluative des événements de vie répond à cette exigence. Dans ce contexte, il me parait pertinent de citer l’opinion de **Bastide** (1970)qui écrivait « qu’il n’y a d’événement que pour l’homme » pour cet auteur, l’événement est une notion « anthropocentrique » et non pas une donnée objective. Dans cette perspective anthropologique, tout le poids de l’événement réside « dans la signification spécifique qu’y lit et vit le sujet » **(Tatossian, 1985).** La recherche visant à préciser le rôle que jouent les événements de vie dans l’apparition des troubles mentaux s’est beaucoup développée au cours de ces dernières années.

1. Sémiologie

Description systématique de signes et symptômes, la sémiologie sera abordée d’une part sous forme classique d’une sémiologie psychiatrique et, d’autre part, sous une forme fonctionnelle, impliquant la présentation des mécanismes de défense, des mécanismes de dégagement et des stratégies de *coping*»*.*

1. Diagnostic

La monté récente de l’intérêt pour le diagnostic psychopathologique explique le fait qu’une partie autonome lui soit consacrée dans des manuels de psychopathologie. Y sont abordés, avec des exemples, le processus diagnostique et la question de la relation entre diagnostic et contexte socioculturel ».

Cours 6

**Anthropologie et psychanalyse :**

L’objectif ici, est d’aborder les rapports entre l’anthropologie et la psychanalyse[[5]](#footnote-6). La naissance de l’anthropologie est presque contemporaine à celle de la naissance de la psychanalyse, le rapport entre les deux disciplines reste une question actuelle en raison de deux mouvement population d’une part l’exportation vers des pays non occidentaux des techniques occidentales de soins dont la psychanalyse, d’autre part, l’arrivée dans les institutions de soins occidentales, des patients étrangers marquée par la migration et à propos desquels les questions se posent quand au sens de leurs symptômes à la valeur culturelle de ces symptômes et quand au sens, également, des dispositifs thérapeutiques au sein desquels ils sont reçus et soignés.

**On en déduit de cette petite présentation, situation du problème des rapports entre anthropologie et psychanalyse, que ce dialogue entre psychanalystes et anthropologues a à la fois un aspect de recherche fondamentale et évidemment, une valeur éminemment pratique, là où le psychanalyste en institution ou même chez lui, dans le silence et le secret de son cabinet reçoit des patients venant d’autres sols, d’autres cultures de mœurs et de croyances, le même que celui lui-même, psychanalyste, est issu. La leçon d’aujourd’hui explorera l’aspect de la recherche fondamentale elle tournera, donc, au tour du traitement de la question : pourquoi, donc, Freud et avec lui ses disciples ses premiers élèves, c'est-à-dire les premiers psychanalystes, se sont-ils intéressés tant que ça à l’anthropologie ?**

On peut aborder ce sujet, en montrant à quel point la référence à l’anthropologie est importante dès le départ dans le texte **la science des rêves** écrit par **Freud** en 1899 et publié en 1900, pour marquer l’entrée dans le 20ème siècle, et aussi on peut parler de l’intérêt qu’a porté **Ferenczi** pour les rêves et aussi **E. Jones** de même aux cultures aux coutumes au symbolique également **Abraham**. Nous pouvons, grâce à la revue **Imago**, créée en 1912, et qui a tenue le coup pendant la première guerre mondiale et qui a au moins duré jusqu’à la mort de **Freud**, nous pouvons lire dans cette revue, tous les essais contemporains de **Freud** pour appliquer la psychanalyse, pour autre chose que les patients. Pour appliquer, alors, à la littérature, à la sociologie, voire à la politique et à l’anthropologie. Il suffirait au fond de relire tranquillement les sommaires, les contenus de la revue Imago, pour se rendre compte de la nécessité pour la psychanalyse des temps de **Freud,** de s’appliquer à autre chose qu’à la psychopathologie ce mouvement d’expansion et d’extension, bien sur, soulève un certains nombre de problèmes au premier role desquels, le problème de la légitimité de l’interprétation.

L’inconscient qui nous échappe, nous l’objectivons, nous l’observons dans la répétition du même symptôme des mêmes échecs, mais faisons attention : de même qu’il y a une psychopathologie normale, qui est celle du rêve, le lapsus, l’acte manqué, de même y a-t-il, peut être, une répétition normale qui n’est pas que répétition du trait symptomatique ou du tableau maladie. Et c’est de là, sur ce point, l’existence de la répétition normale que la référence à l’anthropologie, devient primordiale pour Freud. Elle le devient par l’analogie entre fait de culture et fait psychique. Mais en raison de ce qui fait tenir l’analogie, le psychisme de l’être humain, dès l’enfance récapitule et traduit les grands événements fondateurs de l’humanité, là c’est clair et on comprend bien cette analogie. Les grands événements fondateurs de l’humanité, sont ceux là même que l’anthropologie systématique tend de décrire. Aussi bien l’analogie ne peut plus simplement se tenir dans une comparaison entre le symptôme et le fait culturel elle doit se tenir dans la comparaison entre le développement de l’enfant et le développement de l’humanité. Sauf que là nous touchons à une contradiction et qui concerne précisément le rapport que **Freud** entretient avec ces cultures du lointain. Le raisonnement, comme vous allez le voir, la culture du lointain, mais parfois selon Freud, est la culture du primitif, ces cultures évoquent le développement de l’enfant alors ces cultures lointaines, sont par rapport à la culture occidentale, ce qu’est l’enfant par rapport à l’adulte. Elles sont des formes primitives de culture, on pourrait presque dire, des formes infantiles de cultures. Expression qu’on pourrait trouver dans la culture pro coloniale et beaucoup d’esprits critiques n’ont pas hésité, bien à tors, à ronger totem et tabou, dans cette littérature, qui ne voit dans la culture différente qu’une culture arriérée ou embryonnaire. Parce que ce que **Freud** va dire, c’est que toute culture quelle qu’elle soit, se caractérise par la prohibition de l’inceste, un tabou des morts et un rapport à la loi et à la culpabilité et à cet égard, on ne peut pas les hiérarchiser en terme de cultures primitives et cultures civilisées. Elles sont toutes arrangées à la même enseigne. C’est là le paradoxe au fond, **Freud** pense que la névrose de l’enfant, nous permet de mieux comprendre la culture du lointain. Inversement, la culture du lointain nous permettrait de mieux comprendre la névrose de l’enfant.

Mais en même temps, ces cultures ne peuvent pas être des cultures enfantines par rapport aux cultures adultes parce qu’elles obéissent (toutes cultures du lointain et cultures européennes exactement à la même nécessité structurale : interdiction de l’inceste, tabou des morts, rapport à la loi.

C’est-à-dire d’où vient ce mécanisme de défense qui rejette dans l’inconscient les représentations pulsionnelles intolérables. C’est la question du clinicien qui pour les théoriciens est plus compliquée, là où le clinicien se fait théoricien, là où le clinicien se fait responsable, parce qu’il n’y a pas de théoriciens qui théorisent et des cliniciens qui font de la clinique sans théoriser. Faire de la clinique sans théoriser, ça ne mène pas loin. Mais, **Freud** interrogeant sa théorie avec sa clinique, rencontre des difficultés, il doit bien y avoir un premier noyau de refoulé qui attire les autres, d’où vient ce premier noyau qui attire les autres ?

C’est-à-dire, d’où vient au fond notre rapport à l’interdit. Là on n’est plus dans une théorie purement psychopathologique du refoulement. Le refoulement n’est pas un mécanisme de défense, il devient un mécanisme de défense qui structure l’appareil psychique je refoule mes premières satisfactions au bénéfice de la pensé et puis **Freud** psychanalyste clinicien théoricien fait rude analogie, **croyant que l’ontogénie récapitule la phylogénie** va essayer de trouver dans les littératures dont il fait usage **(Frazer, R. Smith, westerman, Darwin),** une fiction qui serait quoi ? Qui ne serait rien d’autre que la fiction de la mise en place d’un refoulement (c'est-à-dire quel est le premier refoulement ?). En deux mots, je poursuivrai la fable est simple, la première forme de l’organisation humaine était proto humaine.

**Freud** extrapole. Après un temps de matriarcat expédiant les lignes nous avons l’organisation d’une horde dirigée par un mal dominant. **Darwin** qui observe les manifestations de l’agressivité entre les mal dominants chez les primats. **Freud** qui traduit ça dans un langage psychologique en parlant de jalousie (pas besoin de parler de jalousie quand on fait de l’éthologie) la jalousie des mal dominés qu’on va appeler les fils et le mal dominant qu’on va appeler le père la jalousie qui va les amener à tuer le père et à le dévorer. Justement l’originalité de **Freud** est ici, patente. Parce qu’après tout si on en restait dans un schéma éthologique on aurait dit voila, il y a un mal dominant il y a des jeunes caïd (les fils) qui tuent le mal dominant, il va y avoir une compétition entre les jeunes caïd, pour voir qui va prendre la place. Des observations des grands singes pourraient nous amener à penser une chose pareille. **Freud** invente radicalement, toute autre chose, il invente un moment de sidération d’égarement de culpabilité et d’horreur de ces mal dominés devant le cadavre du mal dominant qu’ils ont mit à mort et à ce moment là, **comme dans un coup de tonner nous passons de l’éthologie à l’anthropologie.** Ce ne sont plus des mal dominés, maintenant vainqueurs d’un mal dominant, mais des fils qui découvrent que ce mal dominant était leur père et qui donc institut dans la repentance, comme on dit maintenant, une religion du père. Religion du père se fera en considérant que **le crime était un geste inaugural qui doit être expié mais surtout ne doit pas etre reconduit.** Il y a donc un interdit qu’on appelle un interdit portant sur le parricide et que d’autre part, et ça c’est le plus décisif, la jouissance de ce mal dominant qui jouissait de toutes les femmes et bien ça c’est finit, on passe de l’éthologie à l’anthropologie mais on passe du même coup de la jouissance au sexuel.

Ça peut vous surprendre mais cela veut dire que **Freud** établie que des suites de ce meurtre, vont être la mise en place d’institution **totem le père** **tué divinisé** enfin donnant son nom à la tribu et le **tabou de refaire ce qu’on fait les fils** mais plus encore, **institution de l’exogamie**, c'est-à-dire nécessité d’aller chercher en dehors avec qui on fait alliance. Des règles donc pour la sexualité, vous voyez le fond que cela représente par rapport à ce temps mythique cette fable où un mal dominant était dans la jouissance totale. **On peut donc dire que ce que Freud explicite en écrivant son mythe et bien c’est le passage d’un règne de la jouissance absolue à une législation du sexuel.**

Il y reviendra par la suite pour démontrer en quoi ce passage qu’on appelle la phylogenèse se traduit dans le destin singulier de chaque sujet, ce qu’on appelle l’ontogenèse.

Psychopathologie en Algérie :

Le professeur **BENSMAIL** a soulevé maintes fois ses questions :« Le pays ne s’est pas encore doté d’aucune politique concrète, d’aucun programme formulé ou cohérent, d’aucun modèle d’organisation pratique suivie, en matière de prise en charge des malades mentaux, en matière de lutte contre les maladies mentales et encore en matière de santé mentale.» Donc, à ce titre la pratique psychiatrique en milieu social algérien, telle qu’elle est conçue nous renseigne sur l’importance des efforts à fournir pour « retrouver la normalité ».

Le psychiatre en tant que spécialiste de la médecine sociale se trouve d’emblée coincé dans sa position d’intermédiaire entre d’une part, son savoir médical et d’autres part, ses confrontations quotidiennes aux réalités socioculturelles de l’Algérie. D’ailleurs, le défunt professeur **BOUCEBCI Mahfoud** avance quelques idées à ce niveau de réflexion lorsqu’il avance que « …les facteurs géographiques, historiques, socio-économiques, culturels et religieux donnant au fait psychiatrique une dimension toute particulière… Le patrimoine culturel très riche présente des aspects multiples dont la diversité renvoie souvent pour sa compréhension à l’histoire de l’Algérie, caractérisée par de nombreuses invasions et occupations étrangères. L’organisation sociale et familiale était et reste encore largement marquée par une structure de type patriarcal traditionnel. La place de l’islam est fondamentale, même en zone non arabophone. Toutefois les pratiques traditionnelles, archaïques et magiques restent fréquentes…”

Ce patrimoine culturel articulé dans ce «système social traditionnel» complique d’avantage le travail du psychiatre. Indirectement, il se considère impliqué dans cette délicate situation. Il devient difficile pour lui de réfléchir en dehors du contexte discursif général. Cette implication entrave sa démarche clinique nosologique. Il est obligé de suivre les critères universellement connus pour poser «correctement» son diagnostic, afin de poursuivre la conduite à tenir qu’est rigoureusement psychiatrique. Le socioculturel s’impose en s’opposant à la demarche purement psychiatrique. Le psychiatre est lui-même «enfermé» dans ce discours du « système social traditionnel ». Avec lequel, il est obligé de travailler.

Le poids et l’emprise de cette dimension entrourée d’interprétations et de croyances magiques et religieuses, d’envoûtement ou de possession, met le psychiatre, dans une situation assez inconfortable. **BENSMAIL Belgacem** confirme cette imparfaite position du psychiatre traitant dans laquelle se sente totalement «ligoté» : «Dans la culture arabo-islamique, il n’y a pas de conception strictement profane, scientifique, de la maladie, ni même du savoir médical. L’intervention du sacré et la référence à la volonté divine est une donnée constante. La sacralisation de la personne humaine, de la vie et de la maladie, s’oppose à l’anthropocentrisme mégalomaniaque des sociétés techniciennes actuelles.

En Algérie, comme dans les pays orientaux, des expressions populaires comme ‘’ le médecin soigne et la guérison appartient à Dieu’’, ‘’Dieu a crée la maladie et le remède’’, ‘’le médecin n’est que l’instrument de la volonté de Dieu’’, témoignent de l’absence de separation entre profane et sacré…

**C’est l’action maléfique du regard (le mauvais œil) ou un ensorcellement, qui sont généralement incriminés. Ce modèle culturel d’interprétation magique persécutive permet d’atténuer l’angoisse[[6]](#footnote-7) par l’objectivation de la persécution, et la désignation du ou des persécuteurs présumés. La maladie n’est plus un processus endogène propre au patient, mais un accident venant du dehors, une intrusion d’un mauvais objet à expulser au plus tôt… »**

Aujourd’hui, il faut que la psychiatrie interroge «le social » sur la clinique de la maladie mentale. Nous supposons qu’elle est assez tourmentée par le climat des mutations psychosociales, qui causent beaucoup de dégâts sur les consciences. Les souffrances sociales « bruyantes » et « non bruyantes » manifestées à travers la pathologie mentale ne cessent de se déployer dans notre immense pays, mais se montrent accrues, par rapport à la nosographie universelle.

Donc, ces interférences socioculturelles et les implications politiques montrent la complexité et la difficulté pour le psychiatre de rester fidèle à son rôle de thérapeute en prenant en charge tout malade comme un être nous voyons bien, qui se perd, dans un monde où le discours devient de plus en plus complexe et de moins en moins personnel.

Mutations psychosociales et maladies mentales:

Les répartitions des maladies mentales dans toutes les sociétés sont liées à plusieurs facteurs étiologiques à la fois diversifiés et homogènes : Neurobiochimiques, psychologiques et socioculturelles. Aujourd’hui, les découvertes récentes en neurosciences avancent que les altérations neuroplastiques et biochimiques dans les centres nerveux du cerveau sont incriminés comme facteurs favorisants les manifestations de maladies mentales.

Malheureusement, en Algérie, la malade mental est marginalisé. marginalisée par les manifestations symptomatiques de la maladie et en en second lieu, par les comportements persécuteurs des membres de la société à son égard.

Devant ces manifestations, la plupart des malades mentaux quittent les domiciles familiaux, pour vivre leur errance en marge de la société. Comme si la seule alternative défensive, que les malades trouvent pour contrecarrer leur vécu traumatique, est de fuire les regards malveillants de l’environnement social inhospitalier.

**Les transformations** qu’a connues le système social en Algérie **relèvent plutôt de** **la mutation**… ». Elles ont engendré des bouleversements au sein du système social.

Sur la scène sociale, on Remarque ce qui suit :

a/ Désorganisation de la cellule familiale :

L’organisation familiale d’aujourd’hui n’est plus la meme avec l’ancienne. Il y a une transformation radicale de ses structures : «passage d’un mariage précoce à un mariage tardif, qui a conduit à une croissance du celibat. le divorce a été également observé. Les conséquences de ses mutations ont générés au sein des familles algériennes de nouveaux «mécanismes d’action psychosociologiques et culturels.

Par ailleurs, nous sommes passé rapidement de la famille traditionnellement étendue à la famille nucléaire sans aucune transition. Ce que Jacques LACAN, appelle : « isolement social à deux ». Elle a cessé d’être une cellule de production. Elle est devenue une unité de vie dans sa nouvelle fonction sociale où, chaque membre est plutôt, dans l’individualisme de l’initiative et le recours par tous les moyens à la réussite personnelle.

**Fracture du lien intergénérationnel:**

Le lien intergénérationnel était basé dans le passé sur la transmission des valeurs par l’éducation, destinés surtout à maintenir l’autorité des plus âgés, et celle des pères en premier lieu. Les mères sont généralement permissives, transmettent à leurs enfants, les modalités dont ils devront se comporter. Ainsi, les mères inculquent les mécanismes psychosociologiques et culturels qu’elles appliquent elles-mêmes. Actuellement, on n’éduque plus, dans la tradition de la préservation de l’acquis. Car ce qui est acquis est déléssé et ce qui remplace ces acquis n’existe pas.

1. Revenir à la définition de la structure [↑](#footnote-ref-2)
2. le rapprochement entre anthropologie et psychanalyse ne peut se faire qu’avec la mise entre parenthèses de toute notion identitaire de l’anthropologie, comme croyance à l’humain, de l’homme identifié à lui-même : si rien d’humain n’est étranger à l’homme, comme l’énonce le «cercle anthropologique», il y a bien de l’étranger au cœur de l’humain, qui fait de l’homme, un étranger à l’homme comme à lui-même. Il faut entendre en toute sa portée que « l’enfant est le père de l’homme », car il signifie l’infantile, noyau de l’inconscient, comme l’originaire qui vient subvertir l’identité de l’homme à lui-même. [↑](#footnote-ref-3)
3. Dans le souci d’alléger ce cours, j’ai délibérément omis le chapitre de l’acquisition de l’identité individuelle, nous conseillons l’étudiant de s’y approfondir, pour mieux cerner la question. [↑](#footnote-ref-4)
4. L’on ne peut faire abstraction des travaux psychologiques de Si Moussi A. parlant de la fragilité de l’identité de l’Algérien, accablé par la force de l’interdit. [↑](#footnote-ref-5)
5. Cours odio d’olivier Douville [↑](#footnote-ref-6)
6. On peut aussi penser au contraire, car savoir que le problème revient à nous, à notre psyché et donc à notre intériorité, peut être plus supportable que de savoir qu’il y a une entité invisible qui nous persécute ! [↑](#footnote-ref-7)